



FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

RELIGION

PAUL LABUTTE

Préface de Mgr Guy Gaucher

Yvonne-Aimée telle que je l'ai connue

Portrait spirituel

Seconde édition

YVONNE-AIMÉE

de Malestroit

TELLE QUE JE L'AI CONNUE

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR SUR MÈRE YVONNE-
AIMÉE

Yvonne-Aimée de Jésus, ma mère selon l'esprit.
Une amitié voulue par Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PORTRAIT PHYSIQUE

Voilà une trentaine d'années (depuis son entrée au couvent et un peu auparavant), que Mère Yvonne-Aimée avait abandonné le sport et la danse. Sous le blanc costume des Augustines, elle demeurait sensible à l'harmonie et au rythme.

Jadis, jeune fille svelte, légère et bondissante sur le stade, elle était devenue volumineuse.

« Parce que je souffre des reins, plaisantait-elle, et que j'ai de "l'enfle", il y a des gens qui disent en me voyant « C'est une bonne sœur qui se nourrit bien ! »

Et son rire clair soulignait la gratuité de ce jugement.

Malgré l'œdème albuminurique, séquelle d'une scarlatine, elle avait conservé deux ans avant sa mort « cette étonnante démarche où la pesanteur n'existait pas », et quoique de plus en plus forte, en raison de l'aggravation de sa néphrite chronique et de l'évolution d'un cancer appelé à se généraliser, « elle marchait encore d'un pas si léger, qu'elle touchait à peine la terre. »¹

De taille moyenne, elle avait un air imposant qui intimidait certains, dont parfois sa propre mère. Cela tenait à sa corpulence, à l'effort continu qu'elle devait consentir pour se tenir droite, à sa distinction naturelle, à sa réserve, à son éducation raffinée, peut-être à son prestige personnel, à son mystère. Mais sa simplicité avait tôt fait de vous mettre à l'aise.

Dans sa jeunesse, elle avait eu beaucoup de charme. Elle en possédait toujours. Plus encore, il y avait souvent, dans sa démarche et son attitude, une douceur et une majesté, tant il est vrai « que la majesté divine s'imprime aux âmes qui ont une connaissance expérimentale de Dieu (...) et que la douceur de Dieu se répand dans les âmes à qui Il s'unit... »²



Sous le voile religieux et la guimpe d'alors, son visage respirait la paix des profondeurs. Il était ouvert, dilaté, bien étagé, avec des pommettes légèrement saillantes qui lui donnaient la forme d'une étrave de navire. Il révélait un tempérament actif, extraverti, émotif.

Aucun portrait ne rendait la mobilité des traits. Seuls, des films de court métrage, tournés à l'occasion de cérémonies, restituaient la vivacité et le dynamisme de son être, la droiture de l'attitude et l'harmonie des gestes.

Malgré tant de souffrances accumulées, il n'y avait pas sur ce visage de plis amers. La bouche très pure et le timbre argentin de la voix (plus haute que celle de sa sœur aînée, plus enfant) exprimaient la spiritualisation. Le sourire était bonté sans naïveté. La joie de l'Esprit l'éclairait aussi.

Lorsque le regard gris bleu ou bleu pur se posait sur vous, il était attentif et loyal ; il brillait quelquefois d'une soudaine flamme, il s'immobilisait jusqu'à donner le sentiment de pénétrer les cœurs ou d'assister à une scène très lointaine, de lire dans l'avenir ou dans l'éternité, de dépasser, en tous cas les apparences.

Plusieurs des films ont saisi ce regard lorsqu'il se portait,

semblait-il, sur un interlocuteur invisible et lui souriait. Échappées fugitives qui n'interrompaient pas la conversation et qui, même dans la vie courante, passaient inaperçues.

Il y avait aussi le regard grave des moments de lassitude ; le regard concentré et ferme de la supérieure qui prenait la mesure des situations et des personnes ; le regard recueilli, tourné vers le Maître intérieur dans une prière incessante, même en marchant et qui s'illuminait d'un sourire à votre rencontre.

Aux heures de grande souffrance, (celle-ci contenue en public se libérait dans l'intimité) il s'embuait, il exprimait « l'immense solitude terrestre », l'agonie, la détresse ; et lorsqu'il contemplait les ravages du péché ou la Passion du Sauveur, il demeurait extatique, agrandi par la douleur, laissant même couler des larmes de sang. En d'autres circonstances, une extase de bonheur transfigurait et rajeunissait les traits.

Les jours de fête ou de récréation, en communauté, c'était tour à tour le regard d'une enfant joyeuse et d'une mère heureuse.

1. Dr Serge Oberlin, chirurgien des Hôpitaux de Paris, 1958.

2. J.J. Surin († 1665) : *Les voies de l'amour divin*. Textes choisis par Mme Daniélou, Éditions de l'Orante, 1954, page 135.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

médecin consultant, Le Mans, *Consultation*, 1922

Dr O. Pasteau, Paris, *Consultation*, 1925

Dr S.W. Loth, ancienne interne des Hôpitaux de Paris, *Témoignage*, 1972, sur la période 1924 – 1951

Dr S. Oberlin, chirurgien de Hôpitaux de Paris, *Témoignage*, 1958, après rencontre en 1940.

Ces constatations médicales *de visu* convergent avec *l'analyse psycho-graphologique* par J. Monnot, *op. cit.* et la *note sur le style et la syntaxe* de Mère Yvonne-Aimée par J. Rolland, *op. cit.* (AMM).

9. J. Rolland, professeur à l'Université catholique d'Angers, *Témoignage*.

10. J. Monnot, *op. cit.*

11. Carnet d'Yvonne-Aimée, 1925.

12. Jeanne Boizenou, l'une de ses amies à Paris, 1923-1927

13. Lettre à Mère Stanislas, Ursuline de Rome, 19 novembre 1931.

14. Témoignage enregistré, 1956, A.M.M.

15. Dr S. W. Loth, *op. cit.*

16. J. Monnot, *op. cit.*

17. Un fait parmi d'autres : en 1930, alors que jeune religieuse, elle était employée à la cuisine, un monsieur s'y introduisit sous prétexte de visiter les installations mais en réalité pour voir de ses yeux « la mystique ». Il en fut pour ses frais. Sr Yvonne-Aimée l'ayant repéré, ne répondit que par monosyllabes et fit la nigaude, la Bécas-sine. Si bien que le visiteur s'en alla déçu, disant : « C'est bien ça, Sr Yvonne-

Aimée ? Ce n'était pas la peine de se déranger pour si peu ! Est-elle seulement intelligente ? » (Souvenirs de Mère Marie-Anne).

18. Général de Corps d'Armée ; L. Audibert (1874-1955), ancien professeur à l'École de guerre, chef de l'Armée secrète de l'Ouest (Résistance 1941-1944), arrêté en 1944 à la clinique de Malestroit, où depuis plusieurs mois, il avait établi son Q.G. clandestin, déporté à Buchenwald. *Correspondance*. A.M.M.

A propos de cette hospitalité offerte par la clinique de Malestroit, un coiffeur de Malestroit, M. Huguet, interrogé en pleine boutique, sur Mère Yvonne-Aimée, s'arrêta de couper les cheveux et répondit :

– « ça Monsieur, c'était une femme ! ».

Il ne l'avait jamais eue pour cliente mais il se faisait l'écho de l'opinion populaire. (*Propos recueilli et cité par le P. Xavier Morel, Eudiste, Malestroit, 30 décembre 1973*)

19. Dom Cozien, *Témoignage*, 1957.

20. Son tempérament n'expliquait pas toujours ses réactions : « Je m'aperçois (me dit-elle, au cours d'une conversation, en 1941) que certaines de mes réactions surprennent la communauté. Telle grosse faute ne me fait rien, telle petite faute me fait réagir, parce que chez une religieuse, c'est une faute contre l'amour. Dans les excuses qu'on me fait (après une de mes observations) je vois très bien qu'on est désolée de m'avoir fait de la peine. Eh bien on se trompe. Ma réaction n'est pas de moi. J'ai la même réaction que le Seigneur Jésus devant cette faute contre l'amour, voire une réaction plus douloureuse que la sienne. Je ne puis pas le dire, vous comprenez... Oui, il y a une union qui subsiste dans les périodes de noir... Je suis parfois une énigme pour celles qui m'entourent, je le sens. Je ne puis pas m'exprimer... dire ce que

je sais, ce que je vois. Le pauvre vocabulaire humain est impuissant... » Sur le même sujet, cf. *infra*, p. 123-126.

21. J. Monnot, *op. cit.*, Carnets d'Yvonne-Aimée, 1922, 29, passim, B. X. 1.

22. Aldric Brûlé (1842-1913), tempérament de savant, d'animateur de sociétés et de militant politique, sorti premier de l'École de Pharmacie de Strasbourg, ancienne interne du Val de grâce, pharmacien militaire, devenu plus tard pharmacien au Mans et inspecteur des pharmacies de la Sarthe, radical de gauche, adjoint au maire du Mans, passionné de progrès scientifique et de justice sociale, non pratiquant, non sectaire. Ayant hérité des bustes de Voltaire et de Rousseau, il en orna son escalier.

A Noël 1905, sa femme érigea entre ces deux bustes une crèche pour la petite Yvonne-Aimée : « Encore une bondieuserie de ta grand-mère ! » déclara M. Brûlé. Sans doute grâce aux prières de sa petite fille, il retrouvera sur son lit de mort la foi de son enfance ensevelie sous sa culture de savant et son activité de politique.

23. Mgr. Duchemin (1886-1965), l'un de ses amis, recteur du Collège anglais Béda, à Rome, ancien élève de *Trinity collège*, de Cambridge. *Témoignage*, 1951.

24. Paul Boudet (1871-1949) Vicaire général, Supérieur du grand Séminaire du Mans. *Témoignage*, 1931.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ENFANT DU ROYAUME

Elle était saisie avant tout par le mystère de Jésus, mais c'est par « Lui » qu'elle allait au Père des Cieux et qu'elle se livrait à l'Esprit Saint.

Unie à Jésus, elle vivait la paternité de Dieu.

D'année en année, elle « devenait » une enfant « du Royaume ».

Qu'est-ce, au sens de l'Évangile, que l'enfance spirituelle, sinon – « la maturité chrétienne » ?



Chaque année, le 18 juillet, elle demandait à ses proches de l'aider à remercier « le Seigneur » « d'une très grande grâce », celle de son baptême.

A une sœur qui, l'un de ces jours-là était frappée de son air joyeux, elle répondit :

« Il y a aujourd'hui trente et un ans que je suis fille de Dieu ! »

Une autre fois, de passage dans sa paroisse natale, elle fit un pèlerinage aux fonts de l'église où elle avait été baptisée...

A huit ou neuf ans, elle eut avec sa mère ce dialogue d'une logique parfaite :

– « *Alors, ma petite maman, tes affaires ne s'arrangent pas ?* »

– « *Pas encore...* »

– « *Tu dis ta grande prière tous les jours ?* »

– « *Mais oui !* »

– « *Tu dis : Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant ?* »

– « *Bien-sûr.* »

– « *Alors, maman, pourquoi tu t'inquiètes, dis, puisque tu as un Père Tout-Puissant ? Il peut tout arranger !* »

Au même âge elle connaissait la seule vraie joie qui est d'élever son âme vers le Seigneur et de laisser éclater la louange :

Un jour que je m'étais éloignée du groupe de famille pour partir à la découverte, j'entrai dans un rond-point de lilas. Je me sentais infiniment heureuse. Et, dans ma solitude embaumée, je parlais à Dieu, je Le remerciai d'avoir fait d'aussi belles choses pour nous.

Je ne sais trop ce que je Lui disais, mais ce devait être des tendresses...

Jeune religieuse, elle écrira dans le même sens :

Hospitalise en toi la tendresse de Dieu. Rayonne-là autour de toi. Elle te reviendra double en retour.



Elle avait assimilé les textes du Nouveau Testament sur l'enfance spirituelle, sur la demeure de Dieu dans le chrétien, sur la docilité au Saint-Esprit, qui est la marque « des enfants de Dieu ».

Le mystère de la Sainte Trinité l'attirait parce qu'il est dans le prolongement du mystère de Jésus.

Au « catéchisme » de son enfance, elle eut à apprendre par cœur la leçon fort abstraite : « Dieu unique en trois personnes ».

Au cours des vacances – elle avait environ dix ans – elle en tira un tableau vivant. Ce fut mémorable. L'édredon de la grand-mère, installé en haut du magnolia du jardin, figurait les nuages, où se tenait le Père (Suzanne, la sœur aînée). Yvonne, très recueillie et les bras en croix, faisait le Fils. Pour représenter le Saint-Esprit, elle avait capturé, dans la basse-cour, une poulette blanche qui, attachée par les pattes et suspendue au-dessus du Père et du Fils, criait et battait des ailes avec désespoir.

– « *Grand-maman ! viens vite voir !* »

Madame Brûlé qui devait « deviner » hésita avant d'identifier le mystère, mais il y avait tant de foi dans ce jeu d'enfants qu'elle n'y vit aucune irrévérence, au contraire.

*
* *

A l'âge de vingt-quatre ans et demi, des grâces intellectuelles, suivant ou accompagnant des grâces sensibles et alternant avec de terribles pénitences pour les pécheurs et des nuits de l'esprit, embrasèrent l'âme d'Yvonne-Aimée, « jeune fille du monde ». C'était un nouvel épanouissement du baptême, un degré élevé d'union, une expérience nouvelle, « inexprimable » :

« Mais, écrit-elle, j'entasse des mots et les mots sont vides, les mots sont vains, les mots sont du néant devant l'infini. ».

13 février 1926

Je sens dans mon cœur un incompréhensible amour, mis là par Dieu Tout-Puissant. Et cet amour illumina mon esprit de telle façon que je crois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il aimait. Il croyait. Quand on aime, on croit. La foi est un degré de l'amour.

... Les autres apôtres n'aimaient pas au même degré que lui. Certains raisonnaient, comme St Thomas. Ils ont été secoués.

... La Chananéenne, quel exemple ! Il faut demander la foi, on l'obtient.

(D'une conversation, 1941)

Elle-même, en 1946, lors de son dernier voyage à Rome, en sortant de l'audience de Pie XII, dit à la sœur qui l'accompagnait :

– « *Maintenant, allons nous agenouiller au tombeau de Saint Pierre. Nous y implorerons une augmentation de notre foi.* »

Rester des enfants. Ceux qui veulent raisonner les mystères de Dieu jouent au personnage.

Dieu n'aime pas ces gens-là. La discussion fait perdre le mérite de la foi. L'abandon (plein de foi) est le propre de l'enfant. Personne ne trompe un enfant. Dieu ne trompe jamais. (1942)

Souvent elle avait à vivre des périodes de foi pure et aride.

– « *Alors, disait-elle, je ne me rappelle plus rien des faveurs du Seigneur Jésus. Je suis dans le noir...* »

Il lui fallait également une foi poussée jusqu'à l'abandon pour obéir aux ordres de missions prophétiques qu'elle avait à remplir, pour partir dans l'inconnu en acceptant de ne recevoir la lumière divine qu'au fur et à mesure du déroulement de ces missions ; pour partir même sans savoir, sur le moment, ce qu'elle aurait à faire ou à dire par la suite².

Fut-elle tentée de douter de ce prophétisme personnel et de la foi catholique ?

Dans ses carnets de jeunesse, elle écrit sans préciser :

J'ai passé une nuit affolante ! Tentations contre la Foi et l'Amour ! (4 mars 1926)

On trouve quelques autres annotations de ce genre. Il semble, toutefois, que certaines tentations se produisaient au cours d'états mystérieux, où elle assumait, en quelque sorte, l'angoisse, le cheminement ou les troubles de chrétiens et d'athées, dont elle se sentait étroitement solidaire³.

En fait, sa foi catholique a été « intrépide »⁴.

De même, malgré « sa pente » rationnelle, a-t-elle toujours cru à son étoile, c'est-à-dire aux appels particuliers du Seigneur. Comme Jeanne d'Arc, elle aurait pu affirmer « que ses voix ne l'avaient pas trompée ».

A vingt trois ans, elle écrit à ce propos au Père Créé :

20 janvier 1924

... Si dans ma vie, il y a, pour le présent et dans l'avenir, des ombres, des points d'interrogation, ce sera pour augmenter ma foi, ma confiance... et celle des autres.

Il y aura pour les humbles, dont vous serez toujours, des preuves irréfutables de sa miséricordieuse Bonté à mon égard.

Le démon sera souvent bien méchant et cherchera à me discréditer mais il ne sera pas toujours le plus fort. Je ne dis pas que je ne souffrirai pas avant que la vérité se découvre, mais toute vérité se saura un jour.

Mon Père, croyez-le bien, vous savez bien que je ne vous trompe pas.

Votre pauvre petite enfant Yvonne.

*
* *

Dans la logique de sa foi, elle avait « une espérance qu'aucune dérélition n'a ébranlée »⁵.

Jeune fille, elle citait volontiers cette parole de St François de Sales :

– « Au service de Dieu, je préfère me sentir faible que fort parce qu'Il porte les faibles et laisse marcher les forts. »

Et elle commentait :

– « *C'est si bon de se laisser porter par Lui !* »

Elle « se fiait » surtout à ce Proverbe de la Bible (3, 5-6) : – « Repose-toi sur Yahvé de tout ton cœur... en toutes tes démarches, reconnais-le et Il aplanira tes sentiers. »

La faiblesse et les fautes n'étaient à ses yeux, qu'un argument de plus pour espérer le salut de Dieu qui apporte le desserrement de l'angoisse, la guérison du péché, la lumière de vie, la force, la paix, le secours permanent, la transformation de tout l'être, le cœur nouveau.

– « *Ah ! vous ne connaissez pas le Bon Dieu !* »

Cette exclamation lui avait échappé en écoutant une personne anxieuse de son passé coupable.



Dans la perspective de la destinée, l'espérance faisait « le fond de sa vie »⁶.

A ceux qui la rencontraient ou la voyaient vivre, elle donnait l'impression vraie d'être présente aux réalités de la terre. Elle parlait peu de Dieu, mais elle respirait en Lui. On pouvait deviner qu'elle portait au fond du cœur un désir du ciel, qui datait de son enfance, pénétrée de la Vie des Saints. En 1927, jeune novice opprimée par l'amour de Dieu, elle avait frôlé le grand départ. Guérie *in extremis*, elle dit au Seigneur :

« *Ton amour sera mon ciel sur la terre.* »

Pourtant il subsistait, de ce « départ manqué », une nostalgie de la patrie céleste, mais aussi l'espérance d'y parvenir bientôt, car « *la vie est courte, c'est une brève épreuve par rapport au*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CONDUITE PAR L'ESPRIT-SAINT

(les sept Dons)

Les dons du Saint Esprit qui perfectionnent les vertus morales et théologiques et qui leur apportent un surcroît de puissance et de rayonnement, tenaient une place primordiale dans sa vie¹.

17 janvier 1943 – Me tenir sous l'impulsion du Saint Esprit afin que tout dans ma vie soit vrai, sincère, droit, profond.

Agir sous l'impulsion de l'Esprit-Saint dans l'harmonie de tout mon être, tout accordé au Vouloir Divin, sans me demander si cela est conforme à ce que je faisais hier ou à ce que je ferai demain...

Elle avait compris que « la volonté de Dieu » n'était pas un commandement abstrait, mais Dieu agissant en son cœur par l'Esprit-Saint.

Dès lors, désobéir à la Volonté divine aurait été « résister », « attrister », « éteindre » cet Esprit.

Chaque jour, elle l'invoquait et lui remettait de nouveau la conduite de sa vie, selon l'enseignement de St Paul aux Galates et aux Romains².

L'une des prières qu'elle avait composée jadis, à l'usage de ses novices, pour condenser cette doctrine, revenait souvent sur ses lèvres :

Esprit de Jésus, éclairez nos âmes

Esprit de Jésus, fortifiez nos âmes
Esprit de Jésus, sanctifiez nos âmes

Le *Veni Sancte Spiritus* et le *Veni Creator* lui étaient également familiers.

La Liturgie de la Pentecôte l'émerveillait. Ce jour-là, au cours de l'office de Tierce, chanté au chœur avant la grand'Messe, elle faisait tirer au sort par chacune de ses sœurs, les images des sept dons du Saint-Esprit, tels que les étudient St Augustin et St Thomas d'Aquin, d'après Isaïe³.

En 1942, toute joyeuse, elle s'écria :

– « *J'ai tiré le don de piété qui m'assure d'une spéciale tendresse de Dieu !* »

Cet innocent procédé ne doit pas cacher la profondeur insondable et le dynamisme inouï de ces dons du Saint-Esprit, déposés en tout chrétien par le baptême et libérés par la prière.

Le premier de ces dons qui affleurait dans sa propre vie était celui de force, sans lequel jamais elle n'aurait pu accomplir, de façon aussi inlassable et joyeuse, la volonté divine, ni supporter la somme de ses souffrances et de ses entreprises qui dépassait la commune mesure et la capacité de la seule vertu morale du même nom.

Le don de l'Esprit de force la revêtait alors de la force même de Dieu et elle pouvait dire en vérité le psaume 17 :

*« Je t'aime, Seigneur, ma force
... Avec Toi, je passerai les murailles. »*

*
* *

Au témoignage de Mgr. Picaud, qui l'entendit souvent en confession⁴, elle manifestait une extrême délicatesse de conscience.

– « *Il faut, dit-elle, détester les plus minimes péchés véniels délibérés, car ceux-ci, chez une consacrée, seraient des fautes contre l'Amour.* »

La recherche d'une telle pureté de cœur était l'effet du don de crainte filiale de Dieu. Ce même don développait aussi en elle le respect admiratif du divin, l'espérance du Royaume, l'habitude de ne s'appuyer que sur Dieu et d'avoir sans cesse recours à Lui, selon l'exemple d'un grand nombre de psaumes.



Le don de piété lui donnait le sens de la transcendance divine. Il accroissait en son cœur la certitude joyeuse que Dieu est Père, *Abba Pater* :

Je te vois Tendresse de Dieu, surgie, aujourd'hui encore, pour moi, des profondeurs sans regards. Je Te vois et je me fonds en Toi, Tendresse cachée, Tendresse enfouie.

... Je sais Ta Tendresse adorablement délicate. Je ne cesserai de Te suivre, Tendresse de Dieu, éternelle et renouvelée, grande inconnue que trop souvent l'homme nie pour se dispenser d'aimer... (7 juillet 1941)

Le regard qu'elle portait sur les personnes et sur la nature toute entière était certainement éclairé du dedans par le don de science qui lui faisait dépasser les apparences et s'élever, sans effort, des créatures au Créateur, dans une contemplation silencieuse.

Dans tout homme, elle considérait un destin éternel qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paix et l'action de grâce, demandant que l'on chante le Magnificat pendant son agonie.

Témoignages : Sœurs Manson, Pottier et Grosse, religieuses de l'Éducation chrétienne de Flers, École St Joseph, 1942 – et de Paul Labutte, 1942.

5. Témoignages : de Melle Y. Bato, Fille de St François de Sales, du service social de l'archevêché de Paris, 1924 – de Melle M. Villemont, Fille de St François de Sales, et de Melle J. Boiszenou, du Foyer Marguerite Mignard, 128 Avenue de Versailles, Paris 16^e, 1924-1926, de Mgr. Picaud, BX1, de Mère Marie-Anne, de Malestroit, 1956.

6. Je tiens cet éloge du Cardinal Larrañoa (Rome, 1966), et du Cardinal Philippe (Rome, 1972), tous deux anciens secrétaires généraux de la S. Congrégation des Religieux.

7. Mgr. Jacquemin, Évêque de Bayeux et Lisieux (1960), qui tenait cette expression de Mgr. Picaud, son prédécesseur.

8. B.X.1.

9. En juillet 1941, j'ai été témoin, aux côtés de Mgr. Picaud, de plusieurs de ces sévices sanglants, à l'occasion d'un exorcisme solennel.

Yvonne-Aimée, jeune fille, répondit avec enjouement à sa mère qui s'étonnait de tant de grâces exceptionnelles dans la vie de sa fille cadette :

– « Ma petite maman, le Seigneur accomplit des merveilles invisibles, et même de plus grandes, dans toutes les âmes. Chez moi, il arrive que ça se voie : c'est toute la différence ! »

10. P. Marie-Eugène, O.C.D. *Je veux voir Dieu*. Éd. du Carmel, 1956, p.100. Ste Thérèse d'Avila, Vie XXXI

11. J.H. Marrou, professeur à la Sorbonne, in Satan, *Études*

Carmélitaines, 1948.

10. Math. 13, 24-25 et suivants.

13. Paul VI, 29 juin 1972

Yvonne-Aimée à sa sœur qui, comme sa mère, lui demandait : – « Pourquoi tant de faits suprarationnels dans ta vie ? », répondait en substance :

– « Quand on saura tout ce que le démon m'a fait souffrir, on ne pourra pas nier son existence. »

Et elle ajouta :

– « Quand on saura les merveilles que Jésus a faites pour moi, on ne pourra pas douter de Sa Tendresse pour chacun de nous... »

(Témoignage de Mme J. Favrot, née Beauvais, 1968).

De cette réponse se dégage bien une finalité charismatique, ecclésiale. Le P. de Tonquédec, S.J. exorciste du diocèse de Paris, admettait aussi, de son côté, l'origine satanique des blessures que portait Yvonne-Aimée, et qui avaient forme de coups de griffes.

14. Sr. Marie de la Croix m'a dit : – « Ah ! tout son extraordinaire, elle l'aurait bien passé à ceux qui en auraient voulu ! » – 1975.

15. *Témoignage*, 1972.

16. *Témoignage*, 1974.

17. B.X.1.

18. In *La Religion personnelle*, Paris, Gabalda, 1927, p. 169.

19. Paul VI au Congrès International du Renouveau Charismatique Catholique, Rome, 19 mai 1975.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PORTANT SA CROIX

La petite Yvonne avait été saisie par une grâce de compassion pour Jésus. Vers l'âge de six ou sept ans, elle voulait arracher par ses sacrifices les grosses « z'épines » qui couronnaient une statuette de l'*Ecce homo*.

Le lendemain de sa première communion, elle demanda « au petit Jésus » de souffrir beaucoup en silence et d'être une martyre. Cette prière sera exaucée sans retard. Alors, tout s'explique. A partir de cette date, sa vie ne sera plus qu'une longue suite d'épreuves :

– « *Depuis l'âge de onze ans, je n'ai jamais cessé de souffrir.* »

L'enfant avait compris que les radieuses apparitions du temps pascal ne doivent pas faire oublier que « toute la vie du Christ fut croix et martyre. »¹

Très tôt également, elle eut l'intuition grandissante (qui sera aussi celle de son contemporain Pierre Theillard de Chardin) que Dieu recrée le cœur de l'homme, ravagé et vieilli des suites du péché² et fait réussir le monde par le Mystère de la Croix. D'étape en étape, elle se savait appelée à suivre le Christ crucifié pour le salut du monde.

Souffrir prenait alors à ses yeux le sens d'une mort aux puissances du mal, d'un enfantement à la vie nouvelle selon l'Esprit, d'une promotion inouïe de l'humanité, appelée à devenir jeune de la jeunesse même de Dieu.

Souffrir, c'était, en même temps, entrer davantage dans l'existence de Jésus et témoigner d'un amour de disciple :

Je sais que la douleur est la suprême expression de l'amour. Je sais que c'est elle qui me conduira au sommet où l'amour transfiguré n'est plus qu'adoration parce que le cœur n'est plus qu'hostie.

Et c'est pourquoi, Jésus, mon Époux Bien-Aimé, mon Roi, mon Seigneur, je ne te dirai jamais non. (21 ans – 1923)

Ainsi déjà faisait-elle écho au cri de St Paul, où l'apôtre exprime, avec quelle profondeur ! le secret de la charité totale :

– « Je suis à jamais crucifié avec le Christ. Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ! »

Elle écrivit, en 1939, au dos d'une image qu'elle offrit à une sœur de l'Hôtel-Dieu du Précieux sang, de Québec, ces paroles dont elle ne mentionna pas la source :

Ce ne sont pas les créatures qui te font souffrir, mais Moi à travers elles, et, quand la créature s'en mêle, c'est encore Moi qui le permets.

Plus une âme croit cela, plus elle est dans la vérité et dans le chemin de la sanctification.

*
* *

Les occasions de porter la croix de résurrection et de gloire s'étaient succédées et souvent entremêlées : incompréhensions, travaux, voyages et démarches ; missions et responsabilités ; « moments de grande anxiété », sans doute en face de décisions à prendre ; état constant de souffrance physique ; « solitude immense » due aux secrets de Dieu qu'il fallait garder et à une vie charismatique tellement spéciale que celle-ci ne pouvait être partagée en communauté ; désir brûlant du ciel et sentiment d'exil terrestre ; « martyr du cœur » devant la défection

momentanée d'amis très chers.

Et pour finir, cette accusation d'être une « fausse mystique » dont j'ai déjà parlé³. C'est à ce propos qu'elle m'écrivit :

Mon âme quoique douloureuse possède néanmoins une grande paix et même une certaine joie.

Le calme s'est fait et j'adhère pleinement aux volontés du Seigneur Jésus, me défendant de les raisonner.

Il veut que je sois humiliée, tant mieux.

Il veut que je sois soupçonnée, tant mieux.

Accusée de manque de droiture, tant mieux.

Après tout – Il a été accusé, Lui, d'être un orgueilleux, un hypocrite, un menteur, un buveur etc... Lui, le Saint des saints. Je puis bien accepter, moi qui ne suis que misère, d'être soupçonnée... (lettre à P. L. 1943)

*
* *
*

A toutes ces épreuves, s'ajoutaient encore « des angoisses inconnues du domaine normal »⁴ et des ténèbres en plein jour :

– « *Si vous saviez ce que c'est que d'avoir vu le Seigneur et de ne plus Le voir pendant de longues périodes !* »

Être si seule après avoir été si comblée, se trouver d'autant plus « désolée » que « la consolation » avait été audessus de toute joie humaine, ne se souvenir alors de rien de merveilleux, s'asseoir, elle aussi, à la table des pécheurs, éprouver l'abandon apparent de Dieu, tenir bon, « être forte dans la foi » et courageuse dans la solitude, alors que le « diable rôdait »⁵, que la souffrance physique, elle-même parfois inexplicable, venait s'ajouter à la nuit de l'esprit, que la sensibilité exquise et profonde faisait que rien ne pouvait échapper à la souffrance d'amour.

En somme, estimait Mgr. Picaud, « une vocation de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LA FOI DANS L'EUCCHARISTIE ET LA RÉCONCILIATION

Mère Yvonne-Aimée a vécu avec intensité cette oraison de la Liturgie que, très souvent, elle entendait chanter dans le monastère :

O Dieu qui, sous un sacrement admirable, nous as laissé un mémorial de Ta Passion... donne-nous de vénérer d'un si grand amour les mystères de ton Corps et de ton Sang...

C'est à l'âge de vingt deux ans que pour la première fois, « le Seigneur » l'envoya à la recherche d'hosties jetées à la voirie ou profanées dans des réunions secrètes par des communiantes indignes.

Mission insolite, prophétique, parfois angoissante et dangereuse, qu'elle continuera presque jusqu'à la fin de sa vie, en secret.

Dans ce charisme, Mgr Picaud était alors porté à voir « un service d'honneur », une récompense de sa foi héroïque »¹. Avec le recul du temps, ne pourrait-on pas y découvrir aussi un rappel de la Tradition affirmant que la présence réelle du Corps et du Sang du Seigneur subsiste dans le pain consacré en dehors même de la célébration liturgique ? Peut-être aussi un rappel de ce respect extraordinaire dont les chrétiens, fût-ce au péril de leur vie, se doivent d'entourer « l'admirable sacrement » où se révèle le plus, écrivit-elle, « *la Miséricorde de Jésus* » ? On

songe à Tarcicius. On évoque aussi des persécutions possibles.



Dans la célébration eucharistique, elle voyait d'abord le sacrifice d'action de grâces offert par toute l'Église à la gloire du Père dans l'Esprit-Saint – et ensuite un repas – mais un repas sacré et festif – où se construit l'unité des communautés chrétiennes.

A cet égard, rien n'était trop beau dans la Liturgie, à commencer par les vêtements et les chants.

C'est au moment de la consécration du pain et du vin, qui renouvellent sacramentellement ce qui s'est passé, une fois pour toutes, historiquement à Jérusalem, qu'elle portait, sur l'hostie et le calice, ce regard droit, prolongé et brillant qui traduisait sa foi catholique et laissait supposer, qu'à certains jours, voyant l'invisible, elle se tenait au pied de la Croix.

Même regard impressionnant au moment de communier.

A la bénédiction du Saint-Sacrement, alors que toute l'assistance s'inclinait, elle était la dernière à le faire, elle fixait le plus longtemps possible son regard sur l'ostensoir.

C'est la raison pour laquelle, la Messe n'étant pas encore célébrée face au peuple, elle demanda à des prêtres de bien faire et de prolonger un peu l'élévation.

Elle trouvait aussi l'autel trop éloigné des fidèles et des sœurs de la communauté :

– « *Je suis loin... là-bas... au fond du chœur !* » disait-elle.

Souvent, son état de santé l'empêchait de participer aux messes matinales. Elle soupirait :

– « *Quand donc y aura-t-il des Messes du soir ? Les*

malades, les personnes âgées, les travailleurs pourraient plus facilement s’y rendre ! »

C’était plusieurs années avant que Pie XII en accordât l’autorisation. Nul doute : elle appelait de ses vœux des réformes liturgiques.

On a vu combien elle aimait venir prier le soir ou la nuit devant le tabernacle, à la lueur de la veilleuse.

Chaque jour, elle ne pouvait « se passer » de recevoir l’Eucharistie. Cependant, vers la fin de sa vie, lorsqu’elle était très malade, elle ne se tourmentait plus d’être privée de communier.

Elle en donna à son infirmière une explication émouvante :

– « *Maintenant, dit-elle en substance, « notre » union est devenue telle... »*



Avant même sa première Communion, elle avait reçu le sacrement de la Réconciliation et ç’avait été une étape importante de sa vie chrétienne.

Trente cinq ans plus tard, elle écrira :

L’absolution est un magnifique sacrement.

Bien des chrétiens, hélas, ne savent pas en profiter ni en retirer les grâces qui pourraient, s’ils le voulaient, en faire des saints.

A un prêtre, qui, sachant sa clairvoyance et sa sagesse surnaturelles, l’interrogeait sur la manière dont lui-même recevait ce sacrement, elle répondit :

– « *Vos confessions ont été loyales. Ce qui leur a manqué, à plusieurs reprises, c’est une plus ardente contrition et un vrai ferme propos. Vous*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Le Lundi-Saint (1948), raconte cette jeune fille, je débarque à Malestroit, non sans une certaine appréhension. L'accueil des sœurs est si chaleureux que mes craintes rapidement s'évanouissent. La Très Révérende Mère Yvonne-Aimée vient me voir dès mon arrivée et revient plusieurs fois par jour, le plus souvent aux heures des repas pour me tenir compagnie.

Le Mercredi-Saint au soir, je m'apprête à me reposer, quand j'entends un petit coup discret à ma porte : c'est la Mère qui, se rappelant que je n'ai pas de livre pour suivre l'office du lendemain, vient elle-même m'en apporter un. Elle m'embrasse et se retire bien vite.

Je me souviens combien sa simplicité exquise m'avait frappée ce soir-là, comme si elle n'avait pas d'autre chose à faire et à penser qu'apporter un livre à une postulante hypothétique !

Avec elle, j'entre en clôture pour visiter le monastère et pour assister aussi, le Jeudi-Saint, à la cérémonie du Lavement des pieds qu'elle accomplissait. Avec elle encore, je fais le tour du jardin de clôture et je la revois toujours au fond du potager, au moment où elle me dit ces quelques mots que je n'oublierai jamais :

– « *Dieu est essentiellement JOIE.* »

Pendant mon séjour, elle me gâte vraiment de sa présence, elle me fait connaître le monastère... Je suis conquise évidemment (on y respire tellement la joie, la paix, la charité) et d'autant plus que je ne me sens pas forcée, bien au contraire : combien de fois ne m'a-t-elle pas dit :

– « *Ce séjour ne vous engage à rien, vous êtes entièrement libre...* »

Elle me donne une image écrite de sa main.

Quelques semaines plus tard, je lui fais part de ma décision d'entrer à Malestroit et elle me répond :

– « *Ma petite fille, c'est vraiment votre titre maintenant que vous avez décidé d'être mienne dans ce grand monastère de Malestroit.* »

Quelques mois plus tard, est fixé le voyage de mon père et de ma mère à Malestroit. Mère Yvonne-Aimée les reçoit, leur fait visiter elle-même la maison... »²



Ce n'était pas par attrait humain que vingt et un ans auparavant, le 19 mars 1927, Mère Yvonne-Aimée, à l'âge de vingt six ans et au « scandale » de ses amis, était entrée « à Malestroit ».

Jeune parisienne spontanée, de style et de goûts modernes, ayant la liberté totale d'agir et de circuler, la pensée d'être cloîtrée toute sa vie, dans ce petit couvent breton délabré, lui inspirait une sorte d'oppression physique. Le soir de son entrée, mangeant au réfectoire sa première soupe, elle eût la tentation de reprendre le lendemain l'express pour Paris. Si elle n'en fit rien, c'est que, depuis plusieurs années, à des signes, elle avait reconnu que le Seigneur la voulait ici :

Ah ! c'est bien uniquement pour Lui qu'on entre au couvent ! Sans cela, on n'aurait jamais le courage d'y rester ! – Mars 1927

A plusieurs reprises, la tentation d'escalader les murs et de s'enfuir la reprit. Elle se sentait « un pauvre oiseau en cage ».

Rude était la transition entre Paris et Malestroit. Non moins rude (mais très bonne) la maîtresse des novices, Mère Ange-

Gardien. Par surcroît, Sr. Yvonne-Aimée, « toujours souffrante d'un bout ou de l'autre » essayait de suivre la Règle, n'y parvenait pas, craignait d'être renvoyée :

Cette voie est très crucifiante. Mais je l'aime, parce que c'est Lui qui me l'a choisie.

Au fil des jours, elle réussit à s'adapter. Le dix septembre 1927, jour de « sa prise d'habit » où elle revêtit la robe de laine blanche et le voile des Augustines :

Ce fut une journée du Ciel. Comme j'étais heureuse, que de grâces, que de soleil dans mon âme ! (à Mgr. Picaud, 10 septembre 1928)

C'est en se livrant sans réserve à la vie communautaire, selon la Règle de St. Augustin et les Constitutions de l'Ordre, qu'elle en découvrit les richesses humaines et chrétiennes.

L'idéal d'une communauté augustiniennne, c'est l'exemple de la première communauté des croyants de Jérusalem qui avait fasciné l'Évêque d'Hippone³.

– « *Notre vie est bien équilibrée entre la contemplation et l'action* » commentait Yvonne-Aimée⁴.

Depuis trois siècles, d'abord à Vannes puis à Malestroit, en pleine communion avec l'Église, les Augustines hospitalières « de la Miséricorde de Jésus » avaient conservé l'essentiel de leur tradition ; les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, qui libèrent le cœur pour un plus grand amour ; la célébration quotidienne de l'Eucharistie et de l'Office divin, le silence propice à la prière personnelle ; la lecture méditée du Nouveau Testament, du Missel, des psaumes, de *l'Imitation de Jésus-Christ* et de la vie des Saints ; la conversion incessante, enfin le service des pauvres et des malades auquel elles s'engageaient par un quatrième vœu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

13.

Confessions, Livre VII, 10 : « O éternelle Vérité ! O vraie Charité ! Tu es mon Dieu ! Après Toi, je soupire jour et nuit... »

4. Dom Gajard, lettre du 23 avril 1960. Dans cette même lettre, il notait encore : « ... A ce que je lui disais de cette doctrine (de Dom Delatte) profondément chrétienne et traditionnelle, si vigoureuse aussi dans sa forme, je suis sûr qu'elle la « buvait » avidement et s'en remplissait l'âme et le cœur, qu'elle y adhérait à plein. Seulement, elle l'écoutait et l'absorbait en contemplative, sans manifester rien à l'extérieur, « le regard tourné en dedans », exactement comme Dom Delatte lui-même, quand au Chapitre, il nous livrait ces splendeurs... (...) Je suis sûr que Mère Yvonne-Aimée accueillait cette doctrine comme une sorte de révélation de sa propre vie intérieure... »

5. Souvenirs d'enfance, 1923.

6. Lettre à P. L., octobre 1941.

7. Les Épîtres de St. Paul II, Mame 1928, page 276. Cf. Corinth. I et II ; Math. 11, 25.

8. Dom Delatte, *op. cit.*

9. St. Augustin, *De Vivendo Deo*, VI. 88. Psaume 16 : « Tu me visites la nuit et Tu me brûles... »

10. A Yvonne Bato, Paris, novembre 1950.

11. Psaume 24.

12. P. Régamey, O.P.

13. « ... Quelle vie intérieure suppose ce pacte... » P. Monier-Vinard, o.p. page 7.

14. « *Le Seigneur l'a conduite.* » Antienne d'ouverture de la

Messe de Ste Thérèse, le 1^{er} octobre. (Tirée de Deut. 32, 10-12)

15. B.X.1.

CULTURE ET SAGESSE

Dans les dernières années de sa vie, elle avait à portée de sa main, des ouvrages assez hétéroclites qui, pour la plupart lui avaient été offerts, entre autres :

- *Le guide de l'année liturgique*, de Pius Parch,
 - *Le Saint Joseph*, de Claude Quinard (elle en admirait l'analyse psychologique et spirituelle ; elle y puisa du réconfort dans une période d'épreuve ; elle envisagea d'en remercier l'auteur),
 - *La recherche du Dieu vivant*, de Maurice Zundel,
 - *Les Notes*, de la Bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran (elle en souligna des passages qui rejoignaient ou éclairaient son cheminement personnel),
 - *Sous le soleil de Satan*, de Bernanos
 - *La Règle, les sermons et les homélies* de St. Augustin,
 - *Les mots d'ordre* de St. Jean de la Croix,
 - *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*, rassemblés par le P. Régamey...
- et tout bonnement
- *l'Almanach Hachette*.

A vrai dire, peu de livres faits de main d'homme, arrivaient à l'intéresser¹. Un jour, elle s'exclama, en parlant de Jésus-Christ :

« *Le livre que j'ai le plus lu, c'est Son Cœur !* »
 (Aujourd'hui), j'ai écrit un peu, prié beaucoup, pensé à ce que j'ai lu et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

... Nous dirons ensemble au Seigneur Jésus des mots nouveaux, des tendresses nouvelles. Et Lui nous maintiendra dans son Amour et continuera de nous étonner par Ses divines inventions⁷.

– « Je ne lui demandais pas de conseils, témoigne une amie, je ne la traitais ni comme une supérieure générale ni comme une sainte ; je savais qu'elle était l'une et l'autre mais cela n'entraînait pas dans mes relations avec elle et cela la rendait heureuse. Quelquefois, entre deux choses importantes, nous n'étions plus que deux petites filles qui jouaient et qui riaient. »

Il arrivait aussi qu'elle demeurât silencieuse en présence d'amis :

... Sans oser nous comparer à la Sainte Famille et à son silence, il est vrai que nous comprenons un peu la valeur de ce silence et l'impuissance des mots. (15 novembre 1945)

Plusieurs de ses visiteurs et de ses sœurs ont senti se poser, à son contact, le problème de l'éternité dans le temps. Ils se souviennent de minutes où la conversation tombait, laissant place à un silence de contemplation divine, de joie spirituelle, de paix inexprimable. Expérience, pour ainsi dire, de légèreté et de vol de l'âme. Alors, le temps leur paraissait suspendu et la terre bien loin.

L'échange épistolaire tenait une grande place dans sa vie. A certaines périodes, ses lettres amicales se faisaient brèves ou rares : elle devait donner la priorité au courrier « d'affaires ». « Le Seigneur » lui demandait parfois le sacrifice de rester un long temps sans écrire à telle personne très amie : elle obéissait. Il y avait des êtres qui lui étaient très chers et auxquels elle n'écrivait presque jamais : c'est dans la prière qu'elle les rejoignait.

La distance et le temps ne comptaient pas dans l'amitié :

... Quand tu te recueilleras en allant et venant, pense et prie pour moi, nous unifierons ainsi nos âmes en Lui, nous nous rejoindrons.

Et ensemble, nous Lui offrirons notre volonté, notre raison, notre intelligence, tout notre être par les mains et le cœur de la Sainte Vierge.

Alors, notre esprit possèdera cette liberté précieuse d'âme, si étrangère à la tension anxieuse, à la tristesse, à la dépression, à la contrainte, à la petitesse d'esprit.

Nous naviguerons dans l'abandon, nous libérant de nous-mêmes pour nous attacher à Lui, l'Infini... (lettre à P. L. vers 1942)

Une amitié de cette qualité transcendait les ressources humaines : c'était vraiment un don de l'Esprit, une des manifestations les plus exquis de l'Agapé, une des anticipations prophétiques du Royaume, où il n'y aura plus, en Christ, que des créatures nouvelles dans la liberté de la gloire. « Ces amitiés saintes des mystiques complets sontelles autre chose que l'Amour pur rétabli dans son ordre et sa beauté par une grâce pleinement participée ? »⁸

... Et bienheureux sommes-nous qui avons Dieu dans le fond de notre vie... Dieu entre nos âmes pour les rapprocher, pour les unir par Sa présence qui comporte tant d'infini, de profondeur et de stabilité et qui enlève ce que le trop humain a de fragile et de corruptible.

L'humain est la source de toutes nos petitesse mais le Divin apporte avec lui ses grandeurs et nous bénéficions de ses trésors. (lettre à P. L. 24 octobre 1942)

... Aucune parole ne peut exprimer ce qui se passe en la plénitude de notre bonheur.

Tout devient silence et prière.

N'étoufferions-nous pas la puissance de nos joies en les formulant ?

Ne serait-ce pas les limiter puisqu'elles sont d'une essence à part, d'un vouloir Divin unique et mystérieux, laissons-nous emporter dans cette ascension qui finira en Dieu. (lettre à P. L. 1942)

Ses amies et ses amis, proches ou dispersés en divers milieux, formaient, autour d'elle, une invisible famille. Lorsqu'ils se rencontraient, fût-ce pour la première fois, ils se

reconnaissaient tout de suite et d'emblée, tant elle était leur lien, ils fraternisaient. Ils pouvaient s'interroger et penser :

« Si l'amitié de Mère Yvonne-Aimée pour chacun de nous est une merveille unique, que doit donc être son amour pour Jésus-Christ ? »

1. J. Maritain, *Carnet de notes* (amour et amitié), Desclée de Brouwer, 1965, pages 301-354.

2. *Journal de Raïssa*, Desclée de Brouwer, 1963 page 149.

3. Dom P. Miquel, abbé de Ligugé, *De l'amitié*, in *Collectanea Cisterciensa* 1975, pages 269-277.

4. Par Marie Aquinas Mc Namara, Le thielleux, 1965.

« Ce que je confie de mes idées, de mes pensées, à un ami fidèle, rempli de la « caritas » chrétienne, je ne le confie pas à un homme, mais à Dieu, parce que cet homme demeure en Dieu, parce qu'il est fidèle par Dieu ». Lettre 73, 6, 10 (Traduction T. Van Bavel O.S.A.)

Au-delà de la vie communautaire et ecclésiale, dont il parle avec tant de bonheur, au-delà même des grandes amitiés qu'il a nouées, St. Augustin réserve une solitude d'amour avec le Seigneur où se réalise le *Solus soli indicibile*. Cf. *Enarr. in psalme* 132/5.

5. Par analogie : « Sur les amis cachés de Jésus ». Cf. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile* : La Cène, première semaine.

6. Sous-entendu : « pour le garder à Jésus ». De cette ascèse constante, elle était récompensée au centuple par une liberté intérieure qui lui permettait d'aimer Jésus « d'amour fou » et d'entretenir, sous son regard, de grandes amitiés humaines.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

venir de plus haut.

Je vis aussi son don d'épanouir les âmes et de les pacifier... »⁷



Sans la venue d'Yvonne-Aimée, le monastère des Augustines de Malestroit, divisé par un aumônier qui empiétait sur l'autorité de la Mère Supérieure, et doté d'une trop petite clinique, était voué à la disparition, sinon à la mort lente. Déjà, un groupe de sœurs envisageait de partir pour une autre Maison de l'Ordre. C'est alors qu'intervint, avec une extrême discrétion, Yvonne-Aimée. En équipe de prière et de sacrifices avec quelques sœurs amies qui étaient sur place, elle agit de loin, elle échange une correspondance suivie, elle fait des brefs séjours à Malestroit. Ainsi, peu à peu, sous son impulsion, l'unité de la communauté se rétablit autour de la Supérieure. Dans le même temps, « la jeune Parisienne » (ainsi l'appelait-on) entreprend des démarches pour la mise en chantier d'une grande clinique, assurant que les ressources viendront, en temps voulu, sous forme de dons : il en fut ainsi⁸.

Quelques années plus tard, devenue à Malestroit, « Sœur Yvonne-Aimée », elle est, au fil des années, aide de l'économe (et à ce titre cheville ouvrière de la construction de la nouvelle clinique, de la restauration de la ferme et des bâtiments conventuels, organisatrice du service hospitalier, des cuisines et des jardins, dessinatrice du parc réservé aux malades), secrétaire du Chapitre général qui révisa les Constitutions de 1665, maîtresse du Juvénat et du Noviciat...

Élue à trente quatre ans supérieure, elle fait appel à la

conscience et à la responsabilité des sœurs, d'autant qu'elle doit s'absenter pour les affaires de l'Ordre ou, souvent malade, garder la chambre ; elle imprime un esprit large, paisible et fort ; elle dilate la vie de famille au point que l'on y sent un fond permanent de joie :

Qu'une jeune fille « laïque » soit chargée de sauver un monastère alors cloîtré, c'était tout de même un paradoxe. Ayant demandé à Mère Yvonne-Aimée pour quelle raison « le Seigneur l'avait envoyée au secours de la communauté de Malestroit », elle me répondit : – « C'est en récompense de la charité des anciennes Mères et Sœurs. »

Voici le témoignage d'une religieuse d'un autre Ordre « J'ai eu l'occasion d'entendre différents monastères de Bénédictines et autres Ordres. Le chant des moniales de Malestroit me paraît de loin supérieur à tout autre chœur féminin que j'ai pu entendre. On y sentait tant d'unité, de jeunesse surtout (impression dominante) que j'en étais ravie. Si j'insiste sur ce point, c'est que le chant d'un monastère est extrêmement révélateur de son degré de charité, de sa physionomie spirituelle et de l'unité de ses membres. Ceci est du domaine affectif et cependant ne trompe pas. » (1960)

(Ce témoignage d'une postulante carmélite de Lisieux, alors en convalescence à Malestroit en 1950, exprime l'atmosphère que Mère Yvonne-Aimée avait créée autour d'elle.)

– « Elle épanouit la communauté, comme le soleil ouvre une fleur trop longtemps en bouton. »⁹

Dans les adaptations qu'elle effectue après avoir expliqué et fait désirer celles-ci à ses sœurs, elle dégage l'essentiel de la tradition augustienne ; elle va aussi loin que la législation, alors très stricte, le permet ; elle pose des jalons pour l'avenir.

En avance sur son temps, il ne fait aucun doute qu'elle

aurait accueilli avec foi, étudié et compris, appliqué ni plus ni moins, les décrets de Vatican II rénovant la liturgie, ouvrant plus largement les sources chrétiennes, faisant prendre à l'Église une conscience plus profonde de son propre mystère et de sa mission de salut pour les hommes d'aujourd'hui.

Ce Concile qui offre une grâce de fécondité nouvelle, répondra à ses efforts précurseurs de rénovation de la vie religieuse, ainsi qu'à plusieurs de ses intuitions et de ses aspirations¹⁰.

En 1925, jeune fille, reprenant le mot de Ste Thérèse d'Avila, elle avait écrit de Rome à Mgr. Picaud :

– « *Je suis fille de l'Église.* »¹¹

*
* *

Sa seconde tâche semble s'être inscrite dans le prolongement de la mission qu'elle avait reçue en 1922 de sauver et de rénover « Malestroit ».

Vers 1935, dès son élection de supérieure, ayant observé depuis plusieurs années, l'isolement, parfois mortel, des monastères augustiniens « de la Miséricorde de Jésus », dont celui de Malestroit faisait partie depuis 1635, elle entreprit de rassembler ceux-ci dans une fédération qui présenterait l'avantage de respecter leur autonomie séculaire, de leur apporter une aide fraternelle et de développer entre eux une âme commune.

A Rome, en 1940, au moment où ses multiples démarches allaient aboutir, elle se heurta au *veto* du Cardinal La Puma, alors Préfet de la S. Congrégation des Religieux. Elle obéit, patienta, pria.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M^{gr} Gaucher

Aperçu chronologique

Guides spirituels d'Yvonne-Aimée

Sources

Sigles

Travaux consultés

1. Prédestination

2. Portrait physique

3. Un bel équilibre

4. *Solus Soli* : Jésus-Christ et Yvonne-Aimée

5. Enfant du Royaume

6. Libre sous la grâce (les vertus humaines)

7. Libre sous la grâce (les vertus théologiques)

8. Conduite par l'Esprit-Saint (les 7 dons)

9. Charismatique

10. Priant sans cesse

11. Portant sa croix

12. La Sainte Bible dans sa vie

13. La foi dans l'Eucharistie et la Réconciliation

14. La foi dans le sacerdoce ministériel

15. Vie religieuse et communautés augustiniennes..

16. Les influences reçues et l'itinéraire suivi
 17. Culture et Sagesse
 18. Les amitiés humaines
 19. Les amitiés célestes
 20. L'œuvre accomplie et l'influence chrétienne exercée
 21. Une vie au fond toute simple
 22. Le point unique où faire tomber toutes les lumières
- Épilogue

Ouvrages de l'abbé Laurentin

avec la collaboration de Dom Bernard Billet et d'une équipe de Sœurs Augustines de Malestroit

- *Un amour extraordinaire*. Yvonne-Aimée de Malestroit, O.E.I.L. (F.-X. de Guibert), Paris 1985, 224 p.
- *Prédictions de Sœur Yvonne-Aimée de Malestroit*. Une vérification exceptionnelle dans l'histoire de ce charisme. O.E.I.L. (F.-X. de Guibert), Paris 1987, 152 p.
- *Écrits spirituels d'Yvonne-Aimée de Malestroit*. O.E.I.L. (F. X. de Guibert), Paris 1987, 264 p.
- *Yvonne-Aimée de Malestroit : Priorité aux pauvres en zone rouge et dans la Résistance*, O.E.I.L. (F.-X. de Guibert), Paris 1987, 172 p.
- *Yvonne-Aimée de Malestroit : les stigmates dans le sillage de François d'Assise**, O.E.I.L. (F.-X. de Guibert), Paris 1987, 174 p.
- *Yvonne-Aimée de Malestroit : Maître de vie spirituelle*, O.E.I.L. (F.-X. de Guibert), Paris 1990, 284 p.
- *Bilocations de Mère Yvonne-Aimée**, O.E.I.L. (F.-X. de Guibert), Paris 2^c édition 1995, 164 p.
- *L'amour plus fort que la souffrance**, F.-X. de Guibert, Paris 1992, 306 p.
- *Biographie d'Yvonne-Aimée de Malestroit. 1. La sainte enfance*,
F.-X. de Guibert, Paris 1996, 304 p. 2. *L'essor mystique et*

l'impossible vocation, 1922-1927, F.-X. de Guibert, Paris
1999, 500 pages.

Cassette vidéo : film de Laurent Desprez

coproduction FR3 Ouest/F.X. de Guibert

— *Les noces du Ciel et de la Terre*, Yvonne-Aimée de Malestroit
1901-1951.

* En collaboration avec le Dr Mahéo.